

**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 62 (2015)

**Heft:** 1: Fascicule français. Transitions

**Artikel:** Ce que nous faisons avec la rubrique "Juste"

**Autor:** Kajman, David / Mouline, Sarah

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-587508>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Ce que nous faisons avec la rubrique « Juste »

Lorsqu’Aby Warburg juxtaposait les unes à côté des autres des images variées pour rendre évident à l’œil le commun qui s’en dégageait, il construisait ce commun autant qu’il le découvrait. Ses planches de montages servaient à rendre sensible ce dont il avait eu l’intuition au Mexique et qu’il avait explicité lors de son séjour en hôpital psychiatrique : le syncrétisme, l’étonnante récurrence des formes de vie dans le temps et dans l’espace.

Rendre évidentes, par la juxtaposition, certaines formes artistiques qui se dégagent dans des photos, poèmes, textes, films, vidéos, fables ou tableaux de l’époque, voilà ce à quoi la rubrique « Juste » se consacre depuis la création du domaine transitionnel qu’est notre site. Épaulant les nouvelles formes de relation à la littérature qui s’élaborent à travers articles de critique, exergues ou questionnaires, nous démontrons un peu plus chaque semaine que ce à quoi nous appelons dans notre manifeste, loin de constituer une énième abstraction théorique, trouve dans certaines productions sensibles de l’époque des échos bien audibles – à condition de chercher à les entendre.

Dans le fond, *Transitions* fait, en tout petit, ce que des tas de gens font dans des tas d’endroits dans le monde, en ce moment même : lutter contre une confusion due à la prolifération des structures en repartant de ce qui est connu, sensible, déjà-là et pourtant fragile : le local, ce qu’il y a tout près et que pourtant l’on risquerait d’oublier, de laisser filer. Ce que nous publions, nous allons rarement le chercher plus loin que chez nos proches, ou chez les proches de nos proches. Et pourtant, toutes ces petites choses, mises bout à bout, forment un ensemble aussi varié qu’harmonieux. Nous sommes allés chercher cette vidéo-autoportrait d’Assia Piqueras dont les mains, en gros plans, racontent avec de toutes petites marionnettes en boîtes d’homéopathie une histoire, son histoire. Un an après, nous publions *Les Mains*, de Christophe Loizillon, film fait de cinq plans séquences sur des mains qui racontent leur histoire. Et il apparaît que ce projet a abouti bien avant qu’Assia ne fasse sa vidéo, mais voilà, le temps et l’espace s’entremêlent. Et il y a aussi la vidéo d’Anita Pantin, *Entre las Lineas*, plus expérimentale, faites de mains qui semblent glisser sur un scanner, se démultiplier et inventer des formes qui défient

les catégories esthétiques d'abstrait ou de figuratif. Et ces trois artistes, qui de manière différente ont décidé de repartir de ce qui est si proche de nous, de la main, ces trois artistes se retrouvent simplement réunis, simplement montrés ensemble, montés non pas bout à bout dans le temps (comme on l'aurait fait si l'on avait organisé un festival, d'abord l'un, après l'autre, puis le troisième, quand trois films vont aux champs le premier va devant), mais placés côte à côte dans l'espace virtuel qu'est le nôtre, parce qu'il nous a semblé que ces trois-là avaient produit du sens à partir de ce qui était déjà à portée de main et que pourtant personne n'avait encore nommé.

Nous ne faisons pas autre chose que de monter. Et en montant, nous faisons beaucoup plus. Nous offrons aux rêves anglophones de Mary Shaw un nouvel espace pour transiter, pour résonner avec les figures grotesques et parfois inquiétantes mais toujours si colorées du peintre Henri Ekman. Nous offrons à Helio Milner un lieu pour ses fables, et presque une fois par mois la figure du narrateur fabuliste se casse les dents sur les demandes de cet enfant qui, pareil à ceux qui publient dans les autres rubriques de *Transitions*, questionne, conteste, insiste, réclame le droit de rêver, décidé à ne pas laisser les fables de La Fontaine échapper aux questions que pose notre monde, comme pour mieux les sauver. Le 24 janvier 2015, nous publions simultanément l'une des fables d'Helio avec un dessin d'Henri, un enfant qui rêve. Et l'enfant de papier prend soudain un visage, et nous pensons après tout que dans l'espace transitionnel que nous inventons, ces deux-là n'apparaissent pas par hasard. C'est qu'Henri Ekman a longtemps peint des tableaux abstraits, et que la recherche figurative qui constitue un renouveau dans son travail, loin de constituer un quelconque « retour », constitue un bond en avant parce que le travail sur la texture de la peinture, et l'importance accordée aux couleurs reste là, bien présent. En miroir, nous savons qu'Helio Milner, sous un autre nom, a publié des récits qui appartenaient au courant du Nouveau Roman, et voilà qu'il se met à écrire des fables, oh c'est vieux les fables, mais les peurs de l'enfant-muse et les angoisses non masquées de l'homme-narrateur ne viennent-elles pas de là, de ce lieu littéraire qu'il s'agit de dépasser sans condamner ?

Il y a les photos de coques de barques qui résonnent avec celle d'un paquebot qui semble perdu dans le désert. Il y a les visages des peintures qui pourraient peupler les *dreamscapes*. Il y a ce poème qui résonne avec

ce film. Il y a «Juste» qui croît, et qui continuera à croître, parce que le sensible artistique de l'époque est plein de ce dont nous avons l'intuition, de ce dont nous essayons de prendre soin, de ce que nous faisons transiter.

David KAJMAN  
Sarah MOULINE

